

Mundart in den anderen Sprachregionen = Le dialecte dans les autres régions linguistiques

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Schriftenreihe = Collection / Forum Helveticum**

Band (Jahr): **15 (2005)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MUNDART IN DEN ANDEREN SPRACHREGIONEN

LE DIALECTE DANS LES AUTRES RÉGIONS LINGUISTIQUES

LE PASSAGE AU FRANÇAIS: GARANTIE DU MAINTIEN DE LA «ROMANITÉ» DE LA SUISSE ROMANDE

Andres Kristol

Deux manières de vivre la diglossie

Demandez à des locutrices ou à des locuteurs alémaniques quelle langue ils parlent. Ils vous répondront: «tütsch». Demandez-leur quelle langue ils écrivent. La réponse sera la même: «tütsch» (éventuellement en précisant: «schrift-» ou «hochtütsch»). Abstraction faite des spécialistes de la question, les Alémaniques semblent donc considérer de manière plus ou moins floue que l'oral et l'écrit sont des variétés d'une «même» langue.

Rien de tel en Suisse romande. Historiquement, le terrain de l'oralité y a été occupé par le francoprovençal¹, appelé *roman* ou *romand* – une appellation analogue à celle du *romanche*, qui insiste sur l'origine «romaine» du latin parlé de chez nous². Quant à l'écrit, depuis la fin du Moyen Âge, c'est le français qui commence à être enseigné dans les écoles qui se développent dans les villes, avant même la Réforme. Puis, dès le XVI^e siècle, dans les cantons protestants, le français est enseigné à tous les enfants, filles et garçons, en ville comme à la campagne. Pendant plusieurs siècles, il reste pourtant une langue d'importation, une langue de culture apprise dans les livres, qui ne se confond pas avec la langue parlée de tous les jours. Jamais, le français n'aurait pu être considéré comme du «romand écrit» – et les locuteurs étaient bien conscients que leur langue n'était pas du «français corrompu», comme une certaine idéologie cherchait à le leur faire accroire.

Mais si les dialectes alémaniques ont été perçus comme la langue du pouvoir dans l'ancienne Confédération et ont joui du prestige de la tradition écrite en allemand, le prestige du français a plutôt affaibli le statut du «romand», considéré de plus en plus comme une langue de moindre valeur. Alors que la situation linguistique objective de la Suisse romande était comparable à celle de la Suisse alémanique, avec deux variétés linguistiques fonctionnant de manière complémentaire, *diglossique*, sa perception n'a donc pas été la même des deux côtés de la Sarine.

Le début de la fin: le passage au monolinguisme français

Une langue parlée laissant par définition peu de traces écrites, la diglossie historique de la Suisse romande est mal connue. Puisque dans les régions protestantes, dès le XVI^e siècle, la connaissance du français est en général excellente – et la Suisse romande a considérablement contribué au rayonnement de la culture française, surtout dans les nations protestantes du Nord de l'Europe –, de nombreux auteurs ont cru pouvoir distinguer une Suisse romande plutôt urbaine et francophone, protestante, et une Suisse romande plutôt rurale et «patoisante», catholique. En réalité, tous les témoignages historiques coïncident: jusqu'à la fin du XVIII^e siècle au moins, la population romande, dans la mesure où elle était scolarisée, était diglossique³. Elle maîtrisait évidemment le français, mais elle continuait à parler le «romand» (ou le dialecte jurassien) dans la vie de tous les jours. Ce n'est que vers le milieu du XIX^e siècle que, dans les régions protestantes, la majorité de la population passe très rapidement à la monoglossie française⁴.

Cette situation se reflète dans le dialogue suivant, tiré du roman *Jean-Louis* (1882) de l'auteur et artiste peintre Auguste Bachelin (Neuchâtel 1830 - Berne 1890), qui met en scène deux *notables* neuchâtelois, le pasteur de Saint-Blaise et le «justicier»⁵ Prince, en 1849:

- Ma foi! ou, que c'est triste de penser qu'un gros homme comme vous n'a pas eu plus d'énergie que cela [...].
- Vous avez bien raison, monsieur le ministre.
- Je le sais, parbleu! bien que j'ai raison, j'y suis sujet. – Il continua en patois: *Saté-vos, djustizi, vos ites adie zeu on patet.*
- *I le sa pru, m'sieu le m'nistre. Ma que vlaivos? I sù cmé on m'a fait.*
- *On vos a gros mau fâ.*
- *I n'é pouis ré.*
- *Ma dé to cé, c'est c'tu bouèbe qui ma fa petie! on se brave bouèbe! i né cniosse ré cmé iu.*
- *Vos ai bai rason.*
- *Et c'ta pouira Louise, c'est cé asbai ena bouenna baista! Toparie, é faut itre bé crouie por ne pas le vaire.*
- *Ouai, ma i ne voui pas que le bouèbe s'è d'aille, que me faut-u faire? Vos me comprètes.*
- *Cé qué vos faut faire? é vo faut budgi.*
- *I sù veni por cé. [...]*⁶

Ce texte reflète les pratiques linguistiques de la dernière génération de dialectophones urbains dans les cantons protestants de la Suisse romande. Ce sont des locuteurs qui ont encore été socialisés en «patois», mais qui ont cessé de transmettre la langue vernaculaire à la génération suivante. Ce n'est que dans une situation hautement émotive que les deux personnages – qui se parlent habituellement en français – ont recours à la «langue du cœur», la langue de la proximité, la langue de l'intimité qui a dû être la langue de leur première enfance, et que l'auteur lui-même, né en ville de Neuchâtel, manie encore avec aisance.

Les raisons de l'abandon des dialectes en Suisse romande

Quelles sont les raisons de l'abandon rapide, conscient et voulu, du «romand» au cours du XIX^e siècle?

Étant donné le décalage chronologique entre régions protestantes et catholiques, observable dans la dernière phase de cette évolution, on a souvent évoqué le protestantisme – qui a évidemment favorisé la connaissance du français, langue du culte et langue du texte biblique dans la soi-disant «langue du peuple» – comme principal responsable du passage au monolinguisme français. En réalité, pendant près de trois siècles, le protestantisme n'a pas eu d'impact majeur sur la pratique orale du vernaculaire romand. Par ailleurs, un regard sur la situation alémanique montre que les différences confessionnelles n'y ont jamais provoqué la moindre différence dans les attitudes à l'égard des dialectes.

Il est vrai, en revanche, que l'évolution culturelle en France, où la pratique des dialectes est systématiquement dénigrée depuis la Révolution, a exercé une influence considérable sur les attitudes linguistiques des Romands également. Mais je pense que les principales raisons du passage au monolinguisme sont faites «maison».

Un premier facteur important pour la disparition des parlers romands, c'est l'industrialisation massive de certaines régions protestantes qui coïncide avec la naissance de l'État fédéral moderne. Cette évolution est bien documentée pour les vallées industrialisées du Jura Sud: entre 1806 et 1812, l'enquête de Coquebert de Montbret atteste la parfaite vitalité des parlers autochtones dans l'ensemble des régions jurassiennes (Henry 1993). À partir de 1815, l'industrialisation déclenche pourtant une immigration massive dans le Jura Sud, dont la

population double entre 1818 et 1900. Ces immigrants proviennent des régions romandes voisines (Neuchâtel, Vaud, Jura Nord) et de Suisse alémanique. Le brassage de la population est tel qu'en l'espace de deux à trois générations, l'usage des dialectes cesse complètement. En 1903, Gauchat écrira que dans le Vallon de St-Imier, le dialecte a disparu «depuis longtemps».

De manière concomitante, le passage au monolinguisme français a été décisif pour le maintien de la romanité de la Suisse romande. Si l'abandon du vernaculaire romand a été plus rapide que les évolutions comparables en France voisine, ce n'est pas l'effet du hasard. Cette évolution peut en effet se comprendre comme un comportement défensif: elle facilitait l'assimilation rapide des milliers de migrants alémaniques installés en Suisse romande depuis la création du nouvel État fédéral, qui garantissait le libre établissement et donc la mobilité de la population.

Certains indices qui confirment cette vision des choses se trouvent dans la presse romande de la deuxième moitié du XIX^e siècle: «N'est-ce pas affirmer la vitalité de la Suisse romande, à l'heure où le flot croissant de l'émigration jette sur notre sol tant d'éléments hétérogènes, qui mettront notre existence en péril, si nous ne parvenons pas à les assimiler par la prépondérance du français?» (*L'Éducateur*, 1883).

Un autre passage de *L'Éducateur* atteste que l'assimilation rapide des migrants est effectivement en train de se produire: «Si l'émigration allemande gagne dans le canton de Neuchâtel, à la troisième génération, les familles émigrées parlent français et oublient souvent complètement leur langue d'origine.» (*L'Éducateur*, 1886).

Dans ce sens, le maintien du dialecte alémanique, jusqu'à l'époque moderne, a sans doute favorisé l'intégration en Suisse romande des nombreux migrants internes d'origine alémanique, pour qui l'acquisition du français pouvait paraître comme un avantage. Et c'est en effet le passage au monolinguisme français qui a enrayé la progression séculaire vers l'ouest de la frontière linguistique entre l'allemand et le romand (cf. Kristol 2005) – on n'ose imaginer de quelle manière la situation linguistique de la Suisse romande aurait pu se développer si la population alémanique, de son côté également, avait renoncé à l'usage de ses dialectes...

-
- 1 Le terme «francoprovençal» a été créé par la linguistique de la fin du XIX^e siècle. Il désigne une langue romane qui, en réalité, n'est ni française ni «provençale» (occitane), et dont les premières caractéristiques sont attestées dès la fin du VI^e siècle. Historiquement, l'espace francoprovençal s'est formé à partir des grandes voies de passage alpines entre la Vallée d'Aoste et Lyon (Petit et Grand Saint-Bernard). Certains indices permettent de penser qu'à l'époque pré-littéraire, l'espace jurassien et franc-comtois en faisait également partie, mais depuis les premiers écrits disponibles, les dialectes correspondants sont alignés sur les parlers oïliques de l'Est de la France. Au début du XX^e siècle, la frontière entre les parlers jurassiens et francoprovençaux suivait le Chasseral et la frontière nord du canton de Neuchâtel, avec une zone de transition mal documentée entre le Chasseral et l'actuelle frontière politique Berne/Jura.
 - 2 Parallèlement, dès le XVI^e siècle, on commence aussi à utiliser le terme dévalorisant de *patois*. À Genève, on parle souvent de *langue savoyarde*.
 - 3 Cela concerne même les enfants des nombreux réfugiés huguenots d'origine française, nés en Suisse et linguistiquement assimilés. À Genève, il n'est cependant pas exclu que les «natifs», nés de parents protestants étrangers, auxquels l'oligarchie genevoise refusait les droits politiques, aient commencé à rejeter dès 1750 environ la pratique d'un dialecte qui pour eux s'identifiait avec une nation qui n'était pas la leur (Merle 1991: 23, 41, 43). Malgré cela, les pamphlets politiques en dialecte genevois des années 1790 (Merle 1991: 49-59) trouvent encore leur public sans qu'il soit nécessaire de les traduire. Et Plan (1870: 6s.) confirme: «Il n'y a pas très longtemps que presque chacun chez nous, à la ville comme dans les villages, comprenait et parlait cet idiome; on voyait même sous le régime impérial, des magistrats de l'ordre judiciaire s'en servir pour interroger ceux de nos voisins annexés qui ne comprenaient rien du français. [...] Mais peu à peu, dès la première enfance de la génération qui s'en va, l'usage du patois tendit à disparaître».
 - 4 Dans les régions catholiques, moins scolarisées, la rupture est plus tardive, même si on y trouve très tôt les premiers règlements scolaires qui interdisent l'usage du patois (dès 1787 à Porrentruy, selon Henry 1993: 227, dès 1824 à Monthey, selon Schüle 1971: 200). Malgré cela, dans certaines régions catholiques, les dialectes romands n'ont pas encore définitivement disparu (cf. Maître 2003).
 - 5 Membre de la cour de justice de la Principauté de Neuchâtel jusqu'en 1848.

- 6 Savez-vous, justicier, vous avez toujours été un homme mou.
- Je ne le sais que trop, monsieur le ministre, je suis comme on m'a fait.
 - On vous a bien mal fait.
 - Je n'en puis rien.
 - Mais dans tout ça, c'est ce garçon qui me fait pitié! un si brave garçon! je ne connais «rien» comme lui.
 - Vous avez bien raison.
 - Et cette pauvre Louise, c'est ça aussi une bonne fille! Tout de même il faut être bien mauvais pour ne pas le reconnaître.
 - Ouis, mais il ne faut pas que le garçon s'en aille, vous me comprenez. Que me faut-il faire?
 - Ce qu'il vous faut faire? Il vous faut bouger.
 - Je suis venu pour cela. (Traduction de l'auteur; je cite la 3^e édition, Neuchâtel 1895: 327).

BIBLIOGRAPHIE

HENRY, P. (1993), *Le français dans le Jura des origines à 1815, Actes de la Société jurassienne d'émulation*: 219-44.

KRISTOL, A. (2005), *Politiques et discours linguistiques explicites en Suisse occidentale (XV^e-XVIII^e siècles)*, in: *Sprachendiskurs in der Schweiz: vom Vorzeigefall zum Problemfall? Le discours sur les langues en Suisse: d'un modèle d'exemple à un cas problématique?*, Académie suisse des sciences humaines et sociales, Berne: 49-64.

MAÎTRE, R. (2003), *La Suisse romande dilalique*, *Vox Romanica* 62: 170-81.

MERLE, R. (1991), *Une naissance suspendue. L'écriture des «patois», Genève, Fribourg, Pays de Vaud, Savoie de la pré-Révolution au Romantisme*, La Seyne.

PLAN, PH. (éd.) (1870), *La conspiration de Compesières*, Genève.

SCHÜLE, R. C. (1971), *Comment meurt un patois*, in: MARZYS, Z. (éd.), *Colloque de dialectologie francoprovençale*, Neuchâtel/Genève: 195-213.

IDIALETTI NELLA SVIZZERA ITALIANA, OGGI

Bruno Moretti

La Svizzera italiana si era rivelata in passato una delle zone più forti della dialettofonia in contesto italofono (con situazioni paragonabili, se non superiori, alle zone di maggiore dialettofonia in Italia) e fino ad alcuni decenni fa, il quadro non era molto differente da quello che si riscontrava nella Svizzera tedesca. Le indagini fatte a partire dalla seconda metà degli anni Settanta avevano però mostrato un calo precipitoso del dialetto (evidente soprattutto nel censimento federale del 1990), i cui sviluppi ulteriori erano difficilmente prevedibili. Alla luce di osservazioni fatte negli ultimi anni e dei dati del censimento federale del 2000 esamineremo qui la domanda relativa alle tendenze attualmente in atto.

In Moretti (1999: 71), comparando i dati del censimento federale 1990 con i dati di Bianconi (1980), si constatava che nei quindici anni che separavano questi due rilevamenti (in verità infatti i dati di Bianconi erano stati raccolti nel 1975) era avvenuto un calo molto importante della dialettofonia in Ticino. Da una percentuale di dialettofonia complessiva in famiglia, per i soli italofoeni di nazionalità svizzera, dell'83.1% nel 1975, si arrivava nel 1990 ad una cifra corrispondente al 56.8%, ciò che equivale a un calo di quasi un terzo (32%) sulla cifra di partenza.

Le dichiarazioni di dialettofonia corrispondenti si sono fissate nei dati del censimento 2000¹ sul 44.6%, ciò che rappresenta di nuovo un calo notevole e costante rispetto al passato. È importante notare che non è solo l'uso esclusivo del dialetto a perdere posizioni ma anche l'uso misto italiano-dialetto (anche se in misura meno forte).

In Moretti (1999), riprendendo la metodologia adottata da Berruto (1994) per la situazione italiana, era stato fatto il tentativo di proiettare nel futuro le cifre allora a disposizione sulla base di una relazione logaritmica. Mediante questo calcolo si otteneva una previsione della discesa della dialettofonia su valori all'incirca dell'1.26% nel 2140 (quindi poco più di una persona dialettologa su 100, ciò che fa considerare la lingua come praticamente scomparsa). Usando i nuovi dati del 2000 arriviamo ad un tasso di dialettofonia nel 2140 pari all'1.51%, ciò che vuol dire che la velocità non è praticamente cambiata.

Accanto alle cifre assolute può però essere interessante chinarsi sui dati specifici relativi alle dimensioni classiche di variazione sociolinguistica, per vedere se le differenziazioni interne possano segnalare novità significative. La tabella seguente mostra che anche per quanto riguarda i dati relativi ai gruppi d'età si ha una chiara continuazione del calo, che tocca soprattutto le giovani generazioni:

	0-4 anni	5-19 anni	20-59 anni	60 e oltre
solo dial. 1990	11.5	13.5	18.4	30.7
solo dial. 2000	6.50	9.10	13.30	23.70
it./dial. 1990	10.3	13.2	19.5	22.2
it./dial. 2000	9.4	10.3	16.8	19.6

Anche dal punto di vista del *genere* si conferma quanto era già stato osservato nel 1990, cioè una differenza trascurabile nelle autodichiarazioni di uomini e donne riguardo alla dialettofonia, con le dimensioni della differenza rimaste immutate rispetto al 1990. Il fatto che non si ritrovino differenze relative al genere è altamente significativo per la comprensione di un eventuale ruolo differente (più o meno stigmatizzato, più o meno di contro-prestigio) del dialetto nei generi.

Nei dati del 2000 continua inoltre a essere presente e attiva la differenza tra *zone cittadine*, in cui domina l'italiano, e *zone di periferia* o di montagna, in cui è fondamentale il dialetto. Notiamo per esempio che nella zona del centro urbano del Luganese il dialetto (sia in forma mista che assoluta) è usato dal 22.8% della popolazione italoфона mentre nella montagna della regione bellinzonese se ne ha un uso complessivo da parte del 67.5% della popolazione (ma da un punto di vista demografico la città pesa molto di più).

Infine, anche nel 2000 non si constatano differenze pertinenti in relazione al *livello socio-professionale*. Pure questa caratteristica, come quella relativa al genere, è probabilmente un tratto tipico dell'attuale situazione ticinese, in cui il dialetto perde sì terreno rispetto all'italiano, ma non è stigmatizzato nei suoi usi e quindi non diventa una variabile diastratica forte (o di genere). Però la situazione assume nuove valenze quando spostiamo la prospettiva dal confronto diretto tra i tipi di scuola al confronto delle differenze nel mutamento, comparando i dati del censimento 2000 a quelli del censimento 1990. L'aspetto sorprendente

riguarda il fatto che la dialettologia continua a calare (pur se non di molto) nelle sue varie forme negli apprendisti, ma segnala una ripresa invece nei liceali, con un passaggio per la cifra complessiva dall'8.3% al 12.7% (un aumento corrispondente al 53% circa della cifra di partenza). Interpretando in termini diastratici questo fenomeno possiamo parlare di un mutamento iniziato dall'alto della scala sociale, i cui segnali anticipatori si notavano già nell'indagine di Antonini e Moretti (2000), dove emergeva un'accettazione del dialetto nel discorso in italiano con funzioni di gioco linguistico e divertimento.

Alla luce di queste osservazioni diventa molto importante osservare se vi siano altri segnali, più di tipo qualitativo, che vanno nella stessa direzione. Nella situazione italiana è per esempio stato notato un riemergere del dialetto in collegamento con i mass media e con i nuovi mezzi elettronici di comunicazione. Anche in Ticino ci sono alcuni fenomeni a nostro parere rilevanti per es. nella pubblicità televisiva e nei nuovi mezzi di comunicazione elettronica.

Iniziamo dalla *pubblicità televisiva*, che è potenzialmente un dominio d'uso della lingua molto significativo, dato che uno dei valori sui quali potrebbero puntare i pubblicitari è quello dell'identità specifica svizzero italiana. Nel nostro caso ci possiamo appoggiare ai dati di Pandolfi (2004), ricavati da circa 800 spot pubblicitari presentati nel corso di un anno. In verità il dialetto è quasi assente dalla pubblicità in quanto lo si ritrova solo in tre casi del campione indagato, ma è interessante notare che in questi casi lo ritroviamo con tre valenze differenti ma tutte e tre altamente significative.

La prima occorrenza su cui ci soffermiamo la si può definire «classica» nei termini del rapporto tipico tra lingua e dialetto. Nello spot pubblicitario appare un contadino che vanta in dialetto la freschezza dei prodotti di una catena di grandi magazzini. Lo spot in questione fa parte di una serie fondata su uno schema fisso in cui differenti persone lodano vari aspetti dei prodotti del grande magazzino, ma negli altri casi della serie le persone parlano italiano (abbiamo per es. un matematico, un'operatrice culturale, un'insegnante di educazione fisica, ecc.). Qui si può dire che la scelta dei pubblicitari conferma la posizione sociolinguistica classica del dialetto.

Anche la seconda pubblicità è di un supermercato. Esso si caratterizza però per il fatto di essere l'unico supermercato ticinese e data questa collocazione ci si può attendere che i pubblicitari puntino sui suoi aspetti di familiarità. Anche qui appare il dialetto nella sua posizione tipica, come lingua delle persone anziane contrapposta alla lingua preferita dai giovani intervistati (che parlano italiano).

Ma compare anche un secondo tipo di dialetto, quello che si ritrova accanto a altre lingue differenti dall'italiano. Abbiamo così intervistati che si esprimono in dialetto che vengono collocati prima o dopo intervistati che rivelano con il loro modo di parlare italiano di non essere di origine italoфона (come per esempio una signora con accento francese, un tedescofono, una persona con accento inglese). In questi specifici casi nasce il sospetto che la posizione del dialetto sia significativa in quanto esso appare come uno dei codici che costituiscono uno strumento che alimenta il «potenziale di variazione» dell'italiano.

I due tipi di dialetto che abbiamo appena visto accennano allora a due posizioni differenti del dialetto, una «classica» (lingua preferita degli anziani, dei contadini, ecc.), e una che possiamo definire innovativa, perché in essa il dialetto viene utilizzato per creare variazione rispetto all'italiano.

L'ultima occorrenza di dialetto nel corpus di pubblicità considerate la si ritrova negli spot di un commerciante di tappeti di origine armena. E' molto significativo che uno degli usi più marcati per la dialettologia sia proprio quello di un non nativo. Abbiamo indubbiamente a che fare con un uso in controtendenza, nel senso che il dialetto appare sulla bocca di un parlante completamente atipico ed che è un «dialetto per gioco». E' coerente con questa immagine il fatto che la varietà del commerciante in questione si limiti in verità a pochi frammenti.

Possiamo perciò dire che non abbiamo la grande popolarità del dialetto nella pubblicità che si è notata in Italia, ma si hanno segnali dello sfruttamento del dialetto secondo due posizionamenti sociolinguistici differenti: come lingua della tradizione (in contrapposizione all'italiano) e come lingua dell'innovazione (come strumento che allarga le possibilità espressive dell'italiano stesso).

Anche per quanto riguarda i *nuovi media* e le nuove modalità di comunicazione abbiamo segnali di un ri-posizionamento del dialetto. Così, per esempio, in pagine personali in internet è possibile trovare dei *curricula* o autopresentazioni degli autori in cui, tra le lingue conosciute, viene citato anche il dialetto. Ma pure in pagine internet di ditte possiamo trovare questa lingua come una delle selezioni linguistiche possibili; nel caso di un produttore di caffè incontriamo una serie di scelte possibili, dove, prima ancora di «parliamo italiano», «wir sprechen Deutsch», «mir redet Schwyzerdütsch» (?!), si trova «parlum dialett».

Anche per quanto riguarda le *chat* incontriamo il dialetto in varie occasioni e talvolta sotto forma di «pseudo-dialetto», cioè di una varietà assai diversa da quella dei nativi e costruita sulla conoscenza di alcuni frammenti o espressioni

tipiche e su tentativi di adattare l'italiano in base a principi generali che portano a esiti non di rado approssimativi.

In conclusione possiamo dire che i nuovi media e la pubblicità mostrano una tendenza interessante a far riapparire il dialetto con una nuova funzione. Anche nei dati quantitativi citati nella prima parte di questo lavoro abbiamo visto che il dialetto dà leggeri segnali di ripresa in alcune zone atipiche, mentre continua a manifestare costanza nel calo nelle sue zone di diffusione più tipiche. Se teniamo conto di queste differenze nelle funzionalità, possiamo dire di avere di fronte due prototipi diversi di dialetto, che occupano due posizioni differenti nel repertorio della comunità e che rappresentiamo con l'immagine seguente:

<i>Dialetto 1</i>	Contadino	Liceale	<i>Dialetto 2</i>
	Anziano	Giovane	
	Montagna	Città	
	Famiglia	Al di fuori della famiglia	
	Parlato	Scritto	
	Spontaneo	Meno spontaneo	
	L1	L2	

Il «dialetto 1» è la forma tradizionale del codice dialettale e sociolinguisticamente viene associato alla tradizione, cioè, a livello di stereotipi, a parlanti attivi nel settore rurale, anziani, abitanti nelle regioni di montagna, ecc. Il «dialetto 2» lo si ritrova invece proprio in alcuni dei contesti in cui domina tipicamente l'italiano, ovvero in usi dei giovani liceali, residenti in città, che se ne servono al di fuori dell'ambito familiare (dove invece parlano italiano), ecc. Mentre il primo è una lingua autonoma, in competizione e in alternativa con l'italiano, il secondo è una varietà associata all'italiano e indissociabile da esso (è in questo senso un «dialetto confluito» nell'italiano). Il dato più interessante e originale del «dialetto 2» è che costituisce una doppia «contro-tendenza», perché si osserva da un lato un rallentamento del calo e dall'altro lato questo rallentamento avviene in zone che dovrebbero essere le più deboli per l'uso del dialetto.

Metaforicamente potremmo dire che il dialetto 1 è essenzialmente un «dialetto di massa», cioè una varietà che possiede una certa presenza fisica e consistenza (in questo senso una «massa di competenze» nei parlanti, una «massa di parlanti nativi», ecc.), ma che ha perso in gran parte di velocità (intesa qui come «forza di diffusione», prestigio, popolarità), mentre il dialetto 2 è velocità quasi senza

massa, in quanto gode di grande prestigio e diffusione, ma i suoi parlanti tendono ad avere pochissima massa (cioè poca «competenza linguistica» e si ha una gamma ridotta di situazioni con usi autonomi del dialetto). Sarà interessante osservare in futuro l'eventuale interazione tra massa esistente e «nuova» velocità in una situazione in cui tipicamente l'italiano ha assunto la posizione del vincente ed il dialetto ha perso le sue connotazioni tipiche, offrendosi così per nuovi usi che vanno ad alimentare il «serbatoio di variazione» dell'italiano e ampliando la gamma degli strumenti a disposizione di quest'ultimo per rispondere alle esigenze comunicative e di configurazione sociolinguistica dei parlanti.

1 I dati del censimento 2000 sono estrapolati da Bianconi e Borioli (2004: 48-72).

BIBLIOGRAFIA

ANTONINI, F.; MORETTI, B. (2000), *Le immagini dell'italiano regionale*, Osservatorio linguistico della Svizzera italiana, Locarno.

BIANCONI, S. (1980), *Lingua matrigna*, il Mulino, Bologna.

BIANCONI, S. (1995), *L'italiano in Svizzera*, Osservatorio linguistico della Svizzera italiana, Locarno.

BIANCONI, S.; GIANOCCA, C. (1995), *L'italiano nel Cantone Ticino e nel Grigioni italiano*, in: BIANCONI, S. (1995), op. cit.: 17-162.

BIANCONI, S.; BORIOLI, M. (2004), *Statistica e lingue. Un'analisi dei dati del Censimento federale della popolazione 2000*, Ufficio di statistica – Osservatorio linguistico della Svizzera italiana, Bellinzona.

BERRUTO, G. (1994), *Scenari sociolinguistici per l'Italia del Duemila*, in: HOLTUS, G.; RADTKE, E., *Sprachprognostik und das «italiano di domani». Prospettive per una linguistica «prognostica»*, Narr, Tübingen: 23-45.

BODINI, M. (2000), *Er guardiano der pretorio. Una prima indagine su dialetto e italiano regionale nella pubblicità da Carosello a oggi*, tesi di laurea inedita, Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Torino.

MORETTI, B. (1999), *Ai margini del dialetto*, Osservatorio linguistico della Svizzera italiana, Locarno.

PANDOLFI, E. (2004), *L'italiano, il dialetto e le altre lingue nella pubblicità in Ticino*, Università di Berna – Osservatorio linguistico della Svizzera italiana (consultabile al seguente indirizzo internet: <http://www.ti.ch/DECS/DC/OLSI>).

ZUSAMMENFASSUNG

Die italienische Schweiz erwies sich in der Vergangenheit als eine der in Bezug auf den Dialektgebrauch stärksten Regionen im italienischsprachigen Kontext; und bis vor einigen Jahrzehnten zeigte sich ein Bild, das nicht wesentlich anders war als jenes, das man in der Deutschschweiz vorfindet. Untersuchungen, die ab Mitte der Siebziger Jahre durchgeführt wurden, zeigten jedoch einen deutlichen Rückgang des Dialekts, dessen weitere Entwicklungen nur schwer vorhersehbar waren. Der Dialektgebrauch in der Familie bei Italienischsprechenden Schweizer Nationalität sank von 83.1% der Personen im Jahre 1975 auf 56.8% im Jahre 1990, was einem Rückgang von nahezu einem Drittel entspricht. Die Daten der Volkszählung aus dem Jahr 2000 zeigen eine Fortführung dieses Trends mit einem Wert von 44,6% für den Dialektgebrauch in der Familie.

Interessanterweise zeigen die gleichen Daten jedoch auch einen Stillstand dieser Tendenz nicht etwa in den sozialen Schichten, die typisch für einen starken Dialektgebrauch waren, sondern dort, wo man eher einen stärkeren Rückgang erwartet hätte. Während beispielsweise der Rückgang des Dialekts unter Lehrlingen sich weiterhin fortsetzt, ist in den Gymnasien eine leicht gegenläufige Tendenz zu vermerken. Nach wie vor besteht ein grosses Gefälle zwischen den urbanen Zentren (Italienisch-orientiert) und den Rand- und Bergregionen (mit grosser Relevanz des Dialekts).

Geht man von diesen Beobachtungen aus, so kann man sich fragen, ob sich mögliche qualitative Phänomene aufzeigen lassen, welche besser zu verste-

hen helfen, was heutzutage in der Beziehung Dialekt-italienische Sprache passiert. Im Artikel gilt das Augenmerk speziell dem möglichen Wiederaufleben des Dialekts in den neuen elektronischen Kommunikations- und Massenmedien. Die Daten, die vorgestellt werden, stützen sich vorwiegend auf Beobachtungen aus dem Bereich der Fernsehwerbung, wobei man in der italienischen Schweiz (anders als dies für die Situation in Italien der Fall ist) nicht von einem starken Gebrauch des Dialekts in der Werbung sprechen kann, jedoch einen innovativen Einsatz dieser Varietät feststellt, der auf eine neue Positionierung in der Gesellschaft und im Sprachgebrauch hinweist.

Dieser neue Gebrauch zeigt – und dies ist kohärent mit den statistischen Daten –, dass die Schwächung der Konkurrenzsituation zwischen Italienisch und Dialekt die Türen öffnet für eine neue Stellung des Dialekts, die mit Werten korreliert, welche zum Teil in Kontrast zur traditionell typischen Position dieser Sprachvarietät stehen. Während es sich aus struktureller Sicht immer noch um eine und nur eine Sprache handelt, so kann man aus soziolinguistischer Perspektive behaupten, dass wir uns einem «neuen» Dialekt gegenübersehen, der neue Werte in der Gemeinschaft seiner Sprecher annimmt.

MUNDART IN DER RÄTOROMANISCHEN SCHWEIZ

Carli Tomaschett

Vielfältige Dialektlandschaft

Die Dialektlandschaft Romanischbündens ist vielfältig. Sie äussert sich auch in den fünf historisch gewachsenen Schriftvarianten (Idiomen) des Bündnerromanischen: Surselvisch (Bündner Oberland), Sutselvisch (Imboden, Domleschg, Heinzenberg, Schams), Surmeirisch (Albulatal, Oberhalbstein), Puter (Oberengadin) und Vallader (Unterengadin, Münstertal).

Surselvisch	<i>casa</i> (Haus)	<i>gaglina</i> (Huhn)	<i>jeu</i> (ich)
Sutselvisch	<i>tgeasa</i>	<i>gagliegna</i>	<i>jou</i>
Surmeirisch	<i>tgesa</i>	<i>gagligna</i>	<i>ia</i>
Puter	<i>chesa</i>	<i>gillina</i>	<i>eau</i>
Vallader	<i>chasa</i>	<i>giallina</i>	<i>eu</i>

Sofern sich die neugeschaffene Einheitssprache Rumantsch Grischun durchsetzen kann, wird sie mit der Zeit die fünf idiomatischen Schriftvarianten ablösen.

Innerhalb der einzelnen bündnerromanischen Idiome gibt es grosse dialektale Unterschiede. So werden z.B. die Leute der Gemeinde Brigels im Bündner Oberland wegen des häufigen Diphthongs *-oi-* in ihrer Mundart gegenüber Surselvisch *-ei-* (vgl. Brigels *moisa*, Surselvisch *meisa* «Tisch») oftmals mit dem folgenden Spruch geneckt: *Ils da Broil che van culs pois si moisa / e maglian buglia da moila culla detta-poi* (Die Brigelser, die mit den Füßen auf den Tisch gehen / und mit den Zehen Apfelmus essen).

Leute aus dem Lugnez verraten ihre Herkunft durch die häufigen geschlossenen *-e-* ihrer Mundart gegenüber offenem *-e-* in der übrigen Surselva (z.B. in den Wörtern *caffè* «Kaffee», *bugen* «gern» und *trenta* «dreissig»). Auch die Mundarten von Medel und Tavetsch unterscheiden sich häufig vom übrigen Surselvischen.

Surselvisch	<i>casa</i> (Haus)	<i>di</i> (Tag)	<i>nuot</i> (nichts)
Medel	<i>tgasa</i>	<i>de</i>	<i>nut</i>
Tavetsch	<i>tgesa</i>	<i>de</i>	<i>nuet</i>

Im Sutselvischen erkennt man den Dialekt des Heinzenbergs an dessem typischen Laut -ö- (z.B. *fantöna* «Brunnen», *palö* «Sumpf», *grönd* «gross» gegenüber Sutselvisch *fantana/funtana*, *pale/palieu*, *grand*).

Den surmeirischen Dialekten von Alvaneu, Surava, Brienz, Lenz, Solis und Obervaz sind die Laute -z- bzw. -tsch- gegenüber sonstiges -tg- eigen (z.B. *laz/laiz/latsch* «Milch», *lez/letsch* «Bett», *maz/maiz/matsch* «Mai» gegenüber Surmeirisch *latg*, *letg*, *matg*).

Eine Eigentümlichkeit des Jauer, des Dialekts des Münstertals, ist die fehlende Schlussbetonung beim Infinitiv vieler Verben, insbesondere bei jenen, die auf -ar enden. Der Wortakzent wurde von der Verbendung nach vorne auf den Verbstamm verschoben. Beispiele sind Münstertal *árar* «pflügen», *cháttar* «finden», *filár* «spinnen», *táschar* «schweigen» gegenüber Vallader *arár*, *chattár*, *filár*, *tascháir*.

Wo wird Mundart gesprochen?

Dialekt wird vor allem im Alltagsgespräch im familiären und im dörflichen Bereich angewendet, also am Familientisch, in der Dorfbeiz, auf der Strasse, im Freundes- und Bekanntenkreis. Auch bei Interviews am Radio und Fernsehen antworten viele Rätoromaninnen und Rätoromanen in ihrer Dorfmundart. Dialekt reden zum Teil auch die Moderatoren und Moderatorinnen am Rätoromanischen Radio.

Sobald die familiäre, freundschaftliche, dörfliche Sphäre verlassen und ein offizieller Bereich betreten wird, wechselt der Rätoromane in der Regel von der Mundart zu seinem Schriftidiom (Surselvisch, Surmeirisch usw.). Der Pfarrer in seiner Predigt, die Lehrpersonen im Schulzimmer, die lokalen Politiker am Rednerpult, sie alle wenden sich an ihre Zuhörer und Zuhörerinnen im Idiom der jeweiligen Region. Auch bei Theateraufführungen der Dorfvereine wird in der Regel die regionale Schriftvariante gesprochen.

Wo wird Dialekt geschrieben?

Im schriftlichen Verkehr wird grösstenteils das jeweilige regionale Idiom angewendet. Auch Briefe an Freunde und Bekannte, z.B. Gratulationen, Neujahrswünsche usw., werden vorwiegend in der idiomatischen Variante abge-

fasst. Im Schriftidiom sind auch die Schulaufgaben zu erledigen, werden lokale Amtsmittelungen publiziert und Zeitungsartikel verfasst. In letzteren Bereichen kommt seit einigen Jahren teils auch die Einheitssprache Rumantsch Grischun zur Anwendung.

Insbesondere bei der Jugend lässt sich die Tendenz feststellen, im schriftlichen Verkehr mit Familienmitgliedern, Freunden und Bekannten vermehrt die jeweilige Dorfmundart einzusetzen. Besonders vom Schriftidiom eher stark abweichende Mundarten (z.B. jene des Münstertals und des Tavetschs) werden von ihren jugendlichen Sprechern immer häufiger auch geschrieben. So werden SMS und E-Mails mehr und mehr in der Dorfmundart verschickt.

Mundart in der Kommunikation zwischen Rätoromanen verschiedener Idiome

Treffen sich Rätoromanen verschiedener Idiome, z.B. ein Bündner Oberländer und eine Engadinerin, so dient häufig der schweizerdeutsche Dialekt als Kommunikationssprache. Die einzelnen rätoromanischen Täler liegen teils doch recht weit voneinander entfernt, und Begegnungen zwischen den Sprechern der einzelnen Idiome sind eher selten (z.B. in Kursen, im Militärdienst). Zudem sind die Unterschiede zwischen den einzelnen Idiomen teils doch recht gross und auf Anhieb nicht ohne weiteres zu überwinden. So kennt z.B. das Surselvische, mit Ausnahme des Reflexivpronomens *se* (*jeu selavel*, ich wasche mich, *ti selavas*, du wäschst dich usw.), im Unterschied zu den anderen bündnerromanischen Idiomen keine unbetonten Pronomen mehr (vgl. z.B. Vallader *el am scriva* bzw. *el scriva a mai*, er schreibt mir, gegenüber der einzig möglichen entsprechenden surselvischen Formulierung *el scriva a mi*).

Eine Ausnahme betreffend mündliche Kommunikationssprache zwischen Rätoromanen verschiedener Idiome bildet die studentische, akademische Welt. Hier ist erstens in der Regel die Bereitschaft grösser, Hindernisse und Anfangsschwierigkeiten zu überwinden. Zudem entsteht insbesondere an Mittelschulen mit Schülerinnen und Schülern aus verschiedenen rätoromanischen Regionen – z.B. an der Bündner Kantonsschule in Chur – und an den Universitäten ein recht intensiver Kontakt zwischen den Sprechern der verschiedenen Idiome. Dieser Kontakt fördert natürlich die gegenseitige Annäherung und das gegenseitige Verständnis. Die mündliche Kommunikation findet auf dieser Ebene grösstenteils in rätoromanischer Mundart statt.

Auch die recht grosse Anzahl Journalistinnen und Journalisten des Rätoromanischen Radios und Fernsehens, vorwiegend mit gemeinsamem Arbeitsplatz in der Bündner Hauptstadt Chur, kommunizieren mündlich miteinander in rätoromanischer Mundart. Im schriftlichen Verkehr untereinander kommen bei den beiden letztgenannten Sprechergruppen vorwiegend die einzelnen Schriftidioten zur Anwendung.

Die mündliche Kommunikation zwischen Rätoromanen verschiedener Idiome findet folglich vorwiegend dann in rätoromanischer Mundart statt, wenn die von den einzelnen Personen gewählte Ausbildungsstätte oder der Arbeitsplatz ein längeres Zusammensein mit Sprechern aus anderen rätoromanischen Regionen mit sich bringt. Allgemein kann festgehalten werden, dass der stetige Ausbau der Sendezeit des Rätoromanischen Radios und Fernsehens in den letzten 20 Jahren sowie die seit 1997 erscheinende rätoromanische Tageszeitung *La Quotidiana* die Rätoromanen aus den verschiedenen Bündner Regionen einander nähergebracht haben. Wie die Sprecher der einzelnen rätoromanischen Idiome einmal mündlich miteinander kommunizieren werden, wenn sich die Einheitssprache Rumantsch Grischun durchsetzt und zur allgemeinen Schulsprache im bündnerromanischen Raum wird, ob in Mundart oder in der Hochsprache, ist schwer abzuschätzen.

Mundart und Identität

Allgemein ist festzuhalten, dass das Selbstbewusstsein der Rätoromanen und ihr Stolz auf ihre Muttersprache in den letzten Jahrzehnten gestiegen sind. Minderwertigkeitskomplexe der Art, dass man nach Wohnsitznahme in einem deutschsprachigen Gebiet versuchte, seine rätoromanische Herkunft zu verbergen, gehören der Vergangenheit an. Die Identifikation mit dem Rätoromanischen, mit dem eigenen Idiom, mit der eigenen Dorfmandart ist stärker geworden.

Diese stärkere Identifikation äussert sich seit etwa 20 Jahren auch vermehrt bei rätoromanischen Pop-, Rock- und Hip-Hop-Formationen, die ihre Songs mehr und mehr in rätoromanischer Sprache und häufig in Mundart vortragen. Als weiteres Beispiel starker Identifikation mit der Mundart sei hier auch das als Talschaftsprojekt im August 2003 aufgeführte Passionsspiel in Vella im Lugnez erwähnt, das stark von der dialektalen Aussprache der Darstellerinnen und Darsteller geprägt war.

Kommunikation zwischen Rätoromanen und Vertretern anderer Schweizer Sprachregionen

Für die Kommunikation zwischen Rätoromanen und Vertretern der übrigen Schweizer Sprachregionen sind die rätoromanischen Mundarten von untergeordneter Bedeutung. Mit der grössten Schweizer Sprachgruppe, den Deutschschweizern, wird sich der Rätoromane in den allermeisten Fällen auf Schweizerdeutsch unterhalten. Der Schulunterricht mit Deutsch als erster Fremdsprache sowie die starke wirtschaftliche Ausrichtung der bündnerromanischen Gebiete nach der Deutschschweiz bringen es mit sich, dass fast jeder Rätoromane Hochdeutsch und Schweizerdeutsch spricht.

Im viel weniger häufigen Kontakt mit Vertretern der französischen und italienischen Schweiz erfolgt die Kommunikation in der Regel über das Schriftfranzösische bzw. über das Schriftitalienische. In diesem Zusammenhang ist jedoch festzuhalten, dass seit der vor wenigen Jahren erfolgten Ablösung des Französischen durch das Englische an den Bündner Sekundarschulen in den bündnerromanischen Schulen kein Französisch mehr als obligatorisches Fach unterrichtet wird. Und Italienisch war noch nie obligatorisches Unterrichtsfach in den bündnerromanischen Primar- und Sekundarschulen. Die Schulpolitik der Bündner Behörden dürfte folglich, was die Rätoromanische Schweiz betrifft, zu einer Schwächung der nationalen Kohäsion führen.

Abschliessend sei aber doch festgehalten, dass auch die bündnerromanische Mundartlandschaft einen wesentlichen Beitrag zum dialektalen Reichtum der Schweiz leistet.

The first part of the paper is devoted to a review of the literature on the effects of the 1997-1998 Asian financial crisis on the real economy of the Asian countries. The second part of the paper is devoted to a review of the literature on the effects of the 1997-1998 Asian financial crisis on the financial markets of the Asian countries. The third part of the paper is devoted to a review of the literature on the effects of the 1997-1998 Asian financial crisis on the financial markets of the Asian countries. The fourth part of the paper is devoted to a review of the literature on the effects of the 1997-1998 Asian financial crisis on the financial markets of the Asian countries. The fifth part of the paper is devoted to a review of the literature on the effects of the 1997-1998 Asian financial crisis on the financial markets of the Asian countries. The sixth part of the paper is devoted to a review of the literature on the effects of the 1997-1998 Asian financial crisis on the financial markets of the Asian countries. The seventh part of the paper is devoted to a review of the literature on the effects of the 1997-1998 Asian financial crisis on the financial markets of the Asian countries. The eighth part of the paper is devoted to a review of the literature on the effects of the 1997-1998 Asian financial crisis on the financial markets of the Asian countries. The ninth part of the paper is devoted to a review of the literature on the effects of the 1997-1998 Asian financial crisis on the financial markets of the Asian countries. The tenth part of the paper is devoted to a review of the literature on the effects of the 1997-1998 Asian financial crisis on the financial markets of the Asian countries.